Document generated on 04/25/2024 9:33 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Les années novembre de Jean-Paul Desbiens
ou « Un homme et son passé » du Frère Fossile alias Untel

Jean Forest

Number 72, Spring 1997

La critique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14797ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Forest, J. (1997). *Les années novembre* de Jean-Paul Desbiens : ou « Un homme et son passé » du Frère Fossile alias Untel. *Moebius*, (72), 106–115.

Tous droits réservés ©, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JEAN FOREST

Les années novembre *de Jean-Paul Desbiens*
ou
«Un homme et son passé» du Frère Fossile alias Untel

Si vous êtes jeunes jeunes, peut-être que «Le Frère Untel» ne vous dit rien. Si vous êtes pas trop trop vieux, mais un peu mûrs, vous connaissez *Les insolences du Frère Untel*, un petit pamphlet qui jadis a participé à l'écroulement de l'Ancien Régime en Nouvelle-France. C'était autour de 1960, il a suffi de donner un coup de pied à l'arbre pour que tombent ses fruits pourris. R.I.P. beaucoup de choses, peut-être même «le fait français en Amérique», who knows, huh? Un tiers de siècle plus tard, Jean-Paul Desbiens, toujours frère mariste (faut le faire!), nous livre une tranche du journal qu'il tient depuis une éternité, celle des années 1993, 1994 et 1995. Avec les annexes, plus de 500 pages. Il paraît qu'aucun écho ne lui parvient jamais des écrits, nombreux, qu'il dissémine à droite et à gauche. Eh bien en voici un. Comme par-dessus le marché lui et moi correspondons de temps en temps, sans doute appréciera-t-il d'autant plus le petit éreintement sans malice qui suit. On fait ce qu'on peut, je cède le commerce des fleurs à des esprits plus bucoliques. Allons-y.

Vous me permettrez le recours au «je»? *Nous* serait feindre, je suis tout seul. Je ne vais pas par conséquent prétendre vous livrer une lecture fondée en vérité éternelle, tout au contraire! Je vous dirai comment moi j'ai réagi, personnellement, à ce journal venu tout droit de mon enfance lointaine. Car certainement on aurait pu le publier bien avant 1960! Avec une préface du chanoine Lionel Groulx même, pourquoi non? Des mémoires d'outre-tombe en somme, avec les mille et une tracasseries du mesquin aujourd'hui promis à la plus prompte des désuétudes. La chronique du futile en cent mille épisodes, au fil des va-et-vient incessants d'une vedette que l'on continue à désirer reluquer aux quatre coins de la Belle

Province. Un index bourré d'inconnus, avec qui on a fumé, bu, mangé, discuté, disputé, rédigé tel pamphlet, telle brochure, tel article.

Ici et là de menues obsessions font rythmiquement, et refont, surface. Les homosexuels, les féministes, l'euthanasie, les Autochtones, l'Ordre du mérite nord-côtier (*sic*), les déboires occasionnés par un trop brillant micro-ordinateur, l'inévitable référendum, ceux d'Ottawa, ceux de Québec, les vieux vieux vieux frères qui n'en finissent plus de mourir, que sais-je? Who cares. Tous nous trimbalons accrochée à nos pantalons la cohue brinquebalante des menus événements qui empoisonnent notre quotidien. Il a bien droit aux siens, d'événements!

Ces derniers auraient bien pu plonger tout le monde dans un sommeil profond! Mais quelque chose comme un refus global vous tiendra sans doute bel et bien éveillés. Cette voix paraît bien «déplacée»: de même qu'il y eut des «personnes déplacées», vers 1945. Ses pensées sont «choquantes», tant pour les plus vieux qui en feront une régression subite, un voyage dans le temps à reculons, que pour les jeunes, qui croiront à une mystification juste pour rire. Faut-il le lire? Disons ceci. L'ouvrage est publié aux éditions *Logiques*. Permettez-moi une légère modification, vous allez voir. Remplacez *Logiques* par *Archéologiques*. Alors tout est parfait. Le Frère Untel, c'est la voix du bon vieil Occident chrétien. Ce n'est pas rien! À le lire, c'est tout mon passé, donc le vôtre, qui babille. De même, bien sûr, qu'une bonne partie du présent: on vient de quelque part! Et Untel nous rappelle d'où on vient. Ça ne manque pas d'intérêt. On oublie tant et tant!

Des exemples? En voici. Qu'est-ce que devenir fou? «Un accident physiologique qui peut arriver à n'importe qui.» Freud, il y a cent ans, remarquait pourtant que ça n'arrivait *pas* à n'importe qui, primo, et que ça ne tenait justement *pas* à la physiologie, secundo. Pourquoi Marc Lépine a-t-il massacré quatorze femmes à Poly? À cause de son ADN... Textuel. Évacuée, la psychanalyse. Nous sommes bizarrement, et malgré l'ADN, au cœur du XIXe siècle, bien avant Freud de plus. Faut-il s'en étonner? L'homme est doc-

teur en philosophie, prenons-y garde. Psychanalyse et philosophie ne font pas bon ménage. Prenons la peine de remarquer les noms de ceux qui lui servent de phares, au long cours de sa réflexion. Je note banalement le nombre des renvois de l'index, pour chacun d'eux. Dans l'ordre donc: Pascal 24, Légaut 18, Jean Guitton 16, Popaul II 14, Ernst Jünger 13, ex æquo avec... Céline! Chesterton 11, Bloy 9, Bernanos 8, Claudel 7, ex æquo avec... Nietzsche! Julien Green 5. Ces messieurs de la Triste Famille. Avant 1960, c'étaient déjà eux, en la compagnie de Maritain, de Teilhard de Chardin, d'Aquin et de Tintin. Strictly for men. De préférence eunuques.

Mais tout de même! Céline!... Et ce farceur de Nietzsche, victime non de sa môman, mais bien de son ADN! Un ADN assez futé pour avoir laissé passer le génie avant de le mettre K.-O.! Ouf! On l'a échappé belle. Céline et Nietzsche, n'ayez crainte, sont ici tout à fait à leur place. Car Untel-Desbiens, vous pensez bien, tirent qui à hue et qui à dia. D'où l'intérêt du bouquin. On finit par saisir qu'il y a dans ces pages tout à la fois don Quichotte, qui nous emmerde, et Sancho, qui nous réjouit. D'ailleurs ça transpire à fleur de texte, je veux dire dans le style, schizophrénique sur un mode mineur.

Le premier, académique, correct, impeccable, constipé, atone, chlorotique, incolore et soumis à mort, est celui d'un automate bien élevé, soucieux de plaire coûte que coûte à la galerie imaginaire de ses maîtres défunts. Discours de réception à l'Académie, et tout le monde de ronfler béatifiquement. On admire l'adresse, bien sûr, mais on se demande à quoi bon. Parfois, tout de même, l'automate rue dans les brancards, ça s'éveille, il y a plein d'étincelles, c'est plus fréquent dans la correspondance, c'est le miracle de la résurrection: on applaudit! Le flux se fait alors diarrhéique, éclaté, savoureux, coloré, en rupture de ban. Un poulain au printemps, avec pétarades à la clé. Autour du 6, du 7 août 1995, c'est bien torché, on s'amuse, ça respire. Loin de l'Académie. En somme, c'est la douche écossaise: brûlant ici, glacé là. Ou comme le marquis de Sade: un chapitre de philosophie, un chapitre de cul. Ici c'est plutôt un

chapitre d'idéologie, un chapitre sur Jésus.

Beaucoup de pages sont consacrées à la religion. Ce qu'il en raconte toutefois ne correspond pas vraiment au discours que l'Église (pas Popaul II!) aime répandre, en espérant faire croire qu'elle croit dur comme fer à la modernité comme voie de salut. Pas Untel! La musique pop à l'église, thank you. Les sermons en baragouin sur l'économie à la basilique de Québec, ras le bol. Lui croit aux anges, et le dit! Jean-Paul, de ce côté, accote Jean-Paul II, et en est fier. C'est son côté haïssable. Patience. Même Rousseau a dû un jour tenir compte de Jean-Jacques. N'est pas Popaul II qui veut! Ce n'est pas à la portée de toutes les bourses, hein? Patience, Waterloo, c'est pour bientôt.

Tenez, il croit vraiment qu'un quidam du nom de Jésus (Josué, ou Yoshoua en hébreu) a bel et bien vécu en Palestine, est né d'une vierge, ayant été engendré par YHWH, qu'il a vécu dans l'atelier de son pseudo-père Joseph, le charpentier local, avant de se balader un peu partout avec des disciples et une bande de femmes aux mœurs douteuses, et de mourir sur une croix sur le Golgotha. Il croit dur comme fer que ces disciples ont retenu les paroles de leur maître, et que des secrétaires les ont ensuite mises par écrit. Marc, par exemple, ayant été le secrétaire de Pierre. Pierre, naturellement, qui fut le premier pape, et qu'on a bel et bien martyrisé à Rome, ben voyons donc, exactement là où s'élève aujourd'hui la scandaleuse église qui porte son nom. Il cite d'ailleurs ici et là ses paroles, mais le fait très curieusement en... latin! Pourquoi diable? Ne croit-on pas généralement que le Nouveau Testament (*sic*) a été rédigé en grec? Jésus aurait-il donc parlé latin? On ne sait pas pourquoi, c'est comme ça. C'était tout à fait comme ça itou, avant 1960, et partout au Québec. Ça a même, cette manie de mésuser du latin, de le ridiculiser, tué le latin raide mort.

Naturellement il y a les miracles. À l'orée du XXIe siècle, les miracles, c'est plutôt gênant. Ils finissent même par incommoder l'auteur. Jésus a-t-il multiplié les pains? Ressuscité les morts? Dans le vin et le pain, y a-t-il «really really» le sang et la chair de Jésus

lui-même, deux millénaires plus tard? Un théologien, sans doute de Laval, lui a répondu à ce sujet, en macaroni d'Église pop au boutte, qu'il fallait distinguer, quand même, hein! On n'est pas des couillons! Mais quant au pain et au vin, rien à faire, pas de compromis: the real thing. C'était déjà comme ça, à l'époque. Je me souviens. Oh combien!

Popaul II soutient d'ailleurs, Desbiens le note, l'opinion (infaillible?) que Jésus est d'abord, dès après sa résurrection, apparu *à sa mère*, à la Vierge, à Marie, et ce malgré le silence des évanglistes à ce propos. Desbiens croit pour sa part que Jésus est monté au ciel, où sa mère peu de temps après (à l'échelle cosmique, un pet) est allée le rejoindre pour l'éternité. La mère, pour Popaul II et Desbiens, c'est, soyons sérieux, le summum bonum. Le nec plus ultra. La Femme-toute. Dieu sait si avant 1960 nos oreilles de Québécois ont été soumises à ce discours névrosant par excellence: l'apologie de l'inceste par la horde des Frères de la Transgression de la Loi.

La mère est dans cet ouvrage comme le fil d'Ariane qui lui donne sa trajectoire. Je parle de celle de Jean-Paul Desbiens, naturellement, de sa vraie mère. Qu'il l'ait adorée, cela n'a jamais échappé à ceux qui l'ont lu, depuis 1960. Qu'elle ait constitué son vrai soleil, cela est aveuglant. Elle est comme un passage à gué, entre son passé et le ciel. À l'époque en chœur nous entonnions: «J'irai la voir un jour, au ciel...» Vous vous en souvenez? Au ciel, nous irions la voir! La seule femme digne de notre amour. Les autres? Toutes des impures! L'escabeau de l'enfer. Et notre frère de citer François Mauriac, un pauvre enfant troublé par l'expansion de son zizi jusque dans le grand âge de l'Académicien qu'il était devenu: «Un jeune homme, dans le métro, qui ferme les yeux devant la beauté féminine vient de faire un miracle.» Textuel. Malheur! Moi qui aime tant les beautés féminines de Renoir, sans compter celles du métro, du boulot et du dodo! En enfer, Forest! Oh oui! Plutôt l'enfer de la beauté féminine que le paradis de la Vierge Marie! Vite, l'escabeau, ça urge!

C'est pour elle, sa mère, qu'il voue un culte maniaque à l'orthographe française, cette garce ignoble,

et l'accord-du-participe-passé-accompagné-de-l'auxiliaire-avoir, cette féroce plaisanterie née dans l'esprit dérangé des grammairiens obsédés par la FAUTE et la PURETÉ de la langue françoyse! Un barrage formidable, destiné à imposer le silence à ces cochons de francophones, à culpabiliser tout enfant, dès sa première leçon de français: à transformer sa langue maternelle en une torture perpétuelle... Avec derrière, la retenue du désir, destructeur de ne pouvoir pas même se dire, de devoir toujours se trouver refoulé. Dire que nous avons bien connu ça, quel euphémisme, mon Dieu... L'enfant doit-il vraiment chercher à plaire ainsi à sa mère, en excellant dans le royaume des futilités sadiques?

Ce à quoi Desbiens se réfère souvent, comme un corollaire incontestable, c'est à la certitude que l'amour est la clé de notre salut, et avant tout l'amour maternel. Or l'amour maternel ne rend aucunement libre: il enchaîne au contraire. Toute la clinique psychanalytique fait le procès de ce mythe increvable. L'amour, depuis Manon Lescaut et Goethe, est devenu l'opium de l'Occident, le triomphe du romantisme, tel qu'il exerce aujourd'hui encore ses ravages malgré sa dévalorisation made in Hollywood. «À l'abri de sa mère», dit-il. Derrière les barreaux, donc, ceux de la névrose. Ou pis! «Il est grand, le mystère de la foi»!

Ô certes, oui, bien grande est notre servitude. Depuis Freud, nous avons tout de même appris quelque chose des ravages causés par l'amour infini qu'éprouve le petit garçon pour sa maman. Cela porte le nom d'Œdipe. Son éternisation est la spécialité redoutable de l'Occident chrétien. D'où qu'avant 1960 on nous ait répété en classe que Freud n'était qu'un obsédé sexuel, et qu'il fallait dire à nos parents de voter pour Duplessis, sous peine de péché mortel.

Mais avançons. Où est la place de Popaul? À Sarajevo! C'est ce que souhaite Desbiens de tout cœur. Pourquoi faire? Y provoquer la paix, naturellement. L'Église n'est-elle pas l'infatigable avocate de la paix universelle, elle qui a été fondée sur le commandement de l'amour? Que l'Église ait au contraire donné naissance à un régime de terreur et d'into-

lérance absolue ne semble pas devoir encore s'imposer comme la plus crue des évidences. Le pape, héritier de l'Inquisition, à Sarajevo! Ne manquerait plus que ça! Le carrefour des religions issues de YHWH. Serbes orthodoxes violant les filles musulmanes. Croates catholiques attendant patiemment l'heure de la curée, laissant les Serbes s'amuser en pataugeant dans le sang. Chrétiens se pourfendant férocement. Appelant tout porteur d'épée à la croisade contre l'islam. Allumant des millions de fagots sous des millions de juifs. Est-ce ça, l'amour dont le pape aurait dû être l'apôtre à Sarajevo? Certitudes, pourtant, autrefois, avant 1960, mensonges de ma jeunesse. Tout ce qui, depuis, est devenu *insoutenable*.

Vous me direz: «Mais enfin, pourquoi vous donnez-vous la peine de nous parler d'un ouvrage dont sans doute allez-vous nous recommander de l'éviter comme la peste?»

Eh bien non, justement. Au contraire! Lisez-le, et lisez-le attentivement. Pour peu que vous vous intéressiez à autre chose qu'à l'actualité idéologique, vous y découvrirez le vrai visage de votre culture, et en profondeur. Nous autres, Occidentaux, ne sommes pas nés en 1960! Nous sommes nés de la confluence de la Grèce et d'Israël, il y deux mille ans de cela. Non seulement y serez-vous témoins de notre passé dans ses sornettes les plus incroyables, mais encore y verrez-vous poindre *le doute*, cet ingrédient-clé de l'Occident, celui grâce auquel il a sans cesse évolué sans jamais dépérir, contrairement à toutes les autres civilisations connues. Chez Desbiens, le doute porte le nom de Drewermann.

Ce nom vous est familier. Psychanalyste et prêtre, l'expression de ses convictions a entraîné son interdiction par Popaul II. Son ouvrage le plus populaire, une brique de 700 pages, *Les fonctionnaires de Dieu*, n'a paru chez Albin Michel, à Paris, que parce que l'évêque de Paris, Mgr Lustiger (Loustic, en allemand), en a *interdit* la parution aux éditions du Cerf, qui appartiennent aux Dominicains. L'Église est une tyrannie: et donc elle interdit, normal. Le Frère Untel, eût-il publié ses *Insolences* en 1940 plutôt qu'en 1960, aurait connu autre chose qu'un doux exil dans

la banlieue de Rome.

J'ai suivi avec le plus grand intérêt le cheminement des réticences de l'auteur devant l'ouvrage de Drewermann, un ouvrage évidemment bourré d'insolences jusqu'à la gueule! Au début, le refus pur et simple. Mais enfin, on s'est bien procuré cet énorme pavé! Le doute... fera son petit bonhomme de chemin! Il nous donnera droit, au fil des pages, à rien de moins que quatorze références dûment indexées! Ma foi, une petite obsession, tout va bien, le chahuteur Untel se sent décidément «interrogé», comme on dit. Évidemment, qu'il s'y reconnaîtra! Drewermann en effet trace le portrait-robot du clerc typique. Et puis Desbiens constate la mauvaise humeur des clercs avec qui il a entrepris de discuter de cet homme qu'il compare à Luther, en ce sens qu'aucune contestation intérieure, depuis la Réforme, ne paraît avoir eu l'ampleur de ce qu'apporte Drewermann au moulin du doute. Or Drewermann = Freud, bien sûr. Non pas Freud un point c'est tout. Disons plutôt: ce qu'il reste de Freud quand on lui ajoute Jung. Ce qui enlève beaucoup (trop) de mordant à Freud, le mordant que justement Lacan a tenté de lui restituer. Mais quand même... la découverte freudienne a été si révolutionnaire que la plus petite dose suffit toujours à ébranler le roc de nos fausses certitudes. Et c'est ce qui arrive à l'auteur de notre ouvrage. Le philosophe qu'il est, et croyant de surcroît, n'avait pas songé à faire sa petite place à Freud. Or ce que Freud exige, c'est toute la place, rien de moins! Pas commode...

Pas commode, non plus que Céline, Nietzsche, ou... Untel! Pas commode pantoute pantoute, et même ultra-chiant, Freud. Le pavé dans la mar(d)e, et l'on voit bien que l'essentiel de ce livre se trouve en Drewermann: à travers Drewermann l'Interdit. Cela ne représente évidemment qu'une infime partie de l'énergie nucléaire déclenchée par la rencontre de Freud lui-même, pour ne rien dire de la fantastique secousse produite par une longue psychanalyse, mais enfin... le roc n'en est pas moins lézardé! Et cela, *c'est* nous! Le doute systématique, qui un jour nous sauvera des bêtises de notre quotidien médiatisé, pour une autre aventure à l'occidentale.

Jean-Paul contre Jean-Paul II? En germe, certainement. Chahuteur contre automate: la recette indispensable d'une fructueuse psychanalyse! Disons-le autrement, pour les amateurs de Lacan: sujet contre moi; castration contre transgression; vérité contre idéologie. Vie contre Mort. Et enfin: père contre mère, quand le père représente la Loi, et la mère la jouissance. Une belle empoignade!

Mais un *journal*, c'est forcément le moi, qui babille, placote, jase jase. Drewermann y introduit l'*au-delà*: non toutefois celui qu'on attendait, côté Jean-Paul! Un au-delà qui signe l'arrivée de l'aventure pour de vrai, dans un monde où tout est balisé, fade, mortifère. Non, notre vérité n'a rien à voir avec les concepts du philosophe, tous minés par l'inconscient, à notre insu évidemment. «Pardonne-leur, Père, tu sais bien qu'ils ne savent ce qu'ils *disent*...» L'*expérience* de la psychanalyse rend moins naïf, initie au doute, fait soupçonner ce lieu en nous où la philosophie n'a jamais eu accès. C'est le lieu du *sujet*, comme l'idéologie, la religion et la philosophie sont ceux du *moi*.

Ultime citation: «De quoi faut-il ne pas avoir peur? Avant tout, de faire la vérité sur nous-mêmes.» Comme c'est beau! Devinez de qui elle est? De Popaul II!... Comme c'est triste! Lustiger le Loustic doit y souscrire. De toute manière, pour justifier sa décision d'interdire aux éditions du Cerf de publier *Les fonctionnaires*, n'affirmait-il pas dans une interview que le Saint-Esprit était de son côté? Les idiots au pouvoir. Atroces souvenirs d'un certain Québec, quand l'insolence était carrément suicidaire.

Dans *Les années novembre*, vous trouverez tout ça. Un homme, notre passé. Et puis le doute, grâce auquel donner à l'aujourd'hui son sens. Lisez-le. Comment donc feriez-vous pour y perdre votre temps? Il contient le passé censuré de notre histoire. À sa manière, il fait donc œuvre de vérité. Non. Pas celle de Jean-Paul II.

Je vous souhaite une bonne et heureuse lecture.

NOTE: À lire d'urgence! Vite!

UTA RANKE HEINEMANN, *Des eunuques pour le royaume des cieux*, coll. Pluriel, Éditions Robert Laffont, Paris.

Première femme à enseigner dans une faculté de théologie catholique en Allemagne. Interdite d'enseignement depuis. Par Popaul II, of course. Un ouvrage indispensable. À méditer.

KARLHEINZ DESCHNER, *Kriminalgeschichte des Christentums*, tomes I, II et III, Rowohlt, Hambourg.

Cet ouvrage fabuleux ne figure pas au nombre des dizaines d'inepties que l'on traduit bon an, mal an en français dans le domaine religieux, chasse gardée de Popaul II. À lui seul il justifierait l'apprentissage de la langue allemande.

BERNARD DUBOURG, *L'invention de Jésus*, tomes I et II, coll. L'Infini, dirigée par Philippe Sollers, Éditions Gallimard, Paris.

Voici un des ouvrages les plus lumineux qui soient, dans quelque domaine que ce soit. De ceux qui font s'écrouler des idéologies entières. Dubourg a la férocité de Soljenitsyne et le génie de Nietzsche, avec en prime la plume de Voltaire. Se priver de sa lecture relève du masochisme pur et simple.

Comme c'est riche, l'Occident, hein? *Malgré tout!*